Zeitschrift: Macolin : revue mensuelle de l'École fédérale de sport de Macolin et Jeunesse + Sport

Herausgeber: École fédérale de sport de Macolin

Band: 49 (1992)

Heft: 7

Rubrik: Échos de l'EFSM

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

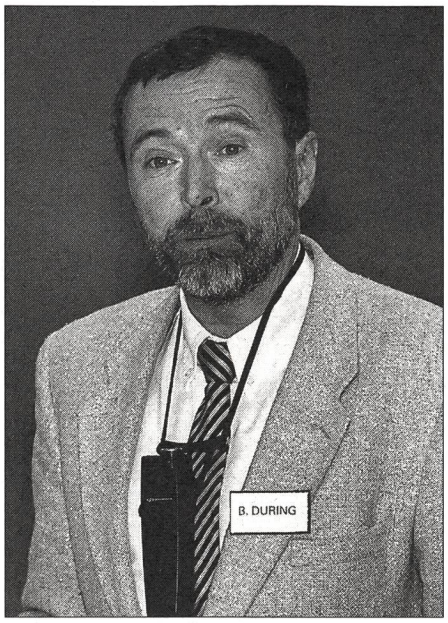
Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Sport d'élite et culture

Bertrand During, professeur à l'INSEP, agrégé, docteur,
habilité à diriger des recherches

Le 31e Symposium de Macolin a vu défiler un nombre impressionnant de conférenciers de réputation internationale, du 28 au 30 mai. Avec plus ou moins de bonheur, ils ont brodé mille réflexions autour du thème imposé: «Le sportif de haut niveau: héros et victime!» Beaucoup de leurs propos auraient perdu en consistance ou auraient pu être raccourcis d'un bon bout si la «table ouverte» organisée en clôture l'avait été au début. Aucun des champions présents aux débats, en effet, n'a voulu admettre être héros – même si la foule les traite comme tel – ni victime – même s'il a à lutter et à se défendre comme tout un chacun –. Homme, par contre, et «être d'émotions», voilà le propos du sportif d'élite, ce qui lui permet de «donner ainsi une portée culturelle à son action». Et si, vu sous cet angle, il peut être considéré comme un héros, c'est alors dans le sens le plus noble de ce terme, qui n'est pas celui de demi-dieu, mais d'être «digne d'estime publique et de gloire»! Bertrand During, professeur à l'INSEP de Paris, a magistralement développé ce sujet et c'est avec plaisir que je soumets son texte à l'attention des lecteurs de MACOLIN. (Y.J.)
(Voir aussi l'éditorial, page 1)



Bertrand During.

Le sportif de haut niveau: héros et victime! L'intitulé même du Symposium place l'approche du sport d'élite sous le signe de l'ambivalence. On n'est jamais plus proche du sacrifice que lorsqu'on vise à l'héroïsme, et le héros mythologique paie d'un destin tragique la gloire qu'il conquiert.

La roche Tarpéienne est près du Capitole: la victoire, le record sont des excès et font courir des risques corporels, psychologiques, professionnels.

Héros victorieux, le sportif inscrit ses exploits dans la culture. Victime, il conduit à envisager le sport comme barbare.

Pierre de Coubertin: un mariage fragile du sport et de la culture?

Si, à la suite de Norbert Müller[1], et comme j'ai pu le faire à mon tour[2], on s'intéresse aux Congrès olympiques, on peut montrer qu'ils sont, avec les Jeux, l'autre face d'une stratégie d'ensemble mise en œuvre par Pierre de Coubertin. Lorsqu'il explique le projet et le sens du colloque tenu au Havre en 1897, il écrit: «A Athènes, on n'avait fait que de la technique habillée d'histoire», ce qui est peu, on en conviendra, au regard du projet pédagogique et culturel affiché (1889; 1892; 1894) par le rénovateur des Jeux. Il ajoute: «ni congrès, ni conférences, aucune préoccupation morale ou pédagogique apparente. Se tourner de ce côté au lendemain des Jeux, c'était rappeler le caractère intellectuel et philosophique de mon initiative, et placer d'emblée le rôle du CIO très au-dessus de celui des simples groupements sportifs.»[3]

L'olympisme se définit comme un projet «intellectuel et philosophique». Pierre de Coubertin n'a pas pour ambition de gérer les sports – d'autres s'en chargent – mais de les mettre au service d'un projet éducatif, «rebronzer une jeunesse veule et confinée», et politique à la fois: «relâcher les ressorts tendus par la colère» entre les classes, entre les peuples.

Pierre de Coubertin (sculpture de Milo Martin).

Cependant, pour faire des Jeux olympiques l'une des pièces maîtresses d'un projet éducatif, il faut résoudre une contradiction et faire en sorte que jamais l'athlète, de héros, ne puisse devenir victime. Il s'agit de concilier les aspects spectaculaires des Jeux – et du sport d'élite par conséquent – et leur mission éducative.

Le danger, c'est le cirque et ses gladiateurs; le salut, le stade et ses athlètes: modèle grec contre décadence romaine, amateurs libres citoyens contre esclaves d'un empire trop puissant. Le problème est bien posé. Pourtant, les réponses sont d'inégale portée. Les deux premières sont de l'ordre du discours, marquées par leur époque, et fragiles.

La première réponse correspond à ce que l'on pourrait appeler la tentation aristocratique: pour sauver le sport du cirque, et pour que jamais l'athlète ne connaisse la déchéance et la mort du gladiateur vaincu, mettons-les à l'abri de leurs «deux ennemis...: la hâte et la foule». Et le texte ajoute: «Le sport moderne durera s'il sait être, du nom charmant que les Coréens donnaient jadis à leur pays: ‹L'Empire du Matin calme›.»[4] L'argument, hélas, résiste mal au temps, s'il a jamais valu.

La seconde réponse n'est pas plus satisfaisante. Elle consiste, selon une métaphore employée par Pierre de Coubertin, au chapitre XIII de ses Mémoires olympiques («L'appel aux Lettres et aux Arts»), à «ramener devant M. le Maire le muscle et l'esprit, anciens divorcés». Il s'agit de faire place dans le programme olympique à la culture au sens classique, académique. En espérant que de ce mariage naisse une nombreuse postérité. Les efforts de Pierre de Coubertin prendront de multiples formes: concours d'architecture, de sculpture, de peinture et de littérature sont proposés au CIO par la Conférence de 1906. Bien sûr, les effets positifs – rapprochement de deux univers jusque-là séparés, qualité des cérémonies – ne sont pas négligeables. Mais Pierre de Coubertin est, dans cette perspective, obligé de composer avec les mentalités de son temps, et d'admettre que sport et culture sont séparés, pour s'employer ensuite à les rapprocher. La métaphore du remariage souligne autant la différence qu'elle indique l'espoir d'un rapprochement. A ce niveau et pour longtemps, le sport devient sujet pour l'art. Il n'est pas lui-même culturel et l'on se contente dans un premier temps qu'il ne soit plus à l'opposé de la culture, comme un tribut payé à l'entretien de la machine corporelle ou aux instincts de l'animal qui sommeille en l'homme.

Davantage victime de l'incompétence de son entourage que du sport: Jeanne-Marie Pipoz.

Du refus radical aux hésitations

Il est vrai que Pierre de Coubertin avait affaire à forte partie: du refus radical aux hésitations, l'éventail des résistances et des réticences est largement ouvert, comme le montre l'examen conduit par Bernard Jeu[5]. Le point de vue que résume la formule de Léon Bloy selon laquelle le sport «est le plus sûr moyen de former une génération de crétins malfaisants» n'est pas nouveau. L'opposition à l'athlétisme existait déjà chez les philosophes grecs. L'un des sept sages, Anacharsis, ironisait: «L'huile rend fou. En effet, après s'en être enduits, les athlètes se jettent furieusement les uns sur les autres et se donnent des coups.» Dans le même temps, un autre parmi les sept sages, Solon, réduisait les indemnités accordées au vainqueur des Jeux. Et l'on pourrait encore citer Xénophane, ou Sophocle, ou Euripide pour leurs positions critiques.

Plus près de nous, chacun connaît les critiques qui reprennent la formule que Marx appliquait à la religion, et que certains, dès le début de notre siècle, appliquèrent au sport. Si la ‹religio athletae› est la nouvelle religion dont le XXe siècle a besoin, rien d'étonnant à ce que pour certains – aux Etats-Unis, en Allemagne, en France – le sport soit à son tour dénoncé comme opium du peuple. En France, c'est Pierrefeu, membre du jury littéraire des Jeux olympiques de 1924, qui écrit: «Le sport est l'opium qui endort la conscience sociale de la jeunesse.»

La prise en compte de démarches comme celles de Wilhem Reich ou de Herbert Marcuse par un courant de contestation que développe une critique radicale des institutions nées des sociétés industrielles vient actualiser ces critiques en proposant une double approche de l'aliénation sportive, définie à la fois comme répression des pulsions, et instrument au service de la classe dominante. Certains historiens, et non des moindres, apportent leur concours: ainsi John Mangan, donnant la parole à tous les Headmasters qui critiquèrent les abus sportifs des Public Schools, n'hésite pas, du point de vue culturel, à parler des athlètes comme d'un «pitoyable troupeau»[6].

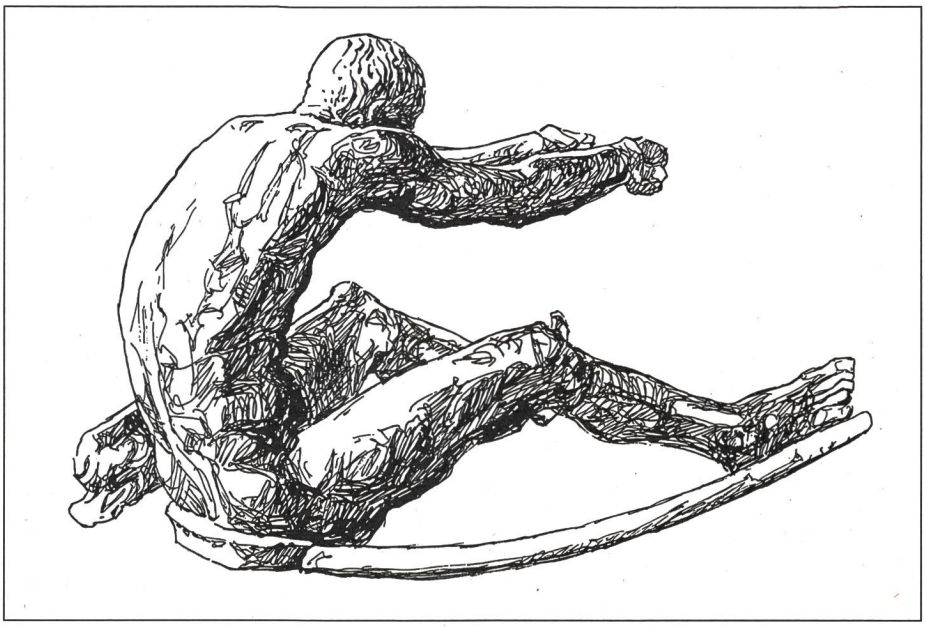
Le sport serait donc opposé à la culture, régression barbare, malaise dans la civilisation.

Distincte de cette position de critique radicale, s'en rencontre une autre, plus mesurée. C'est celle que Bernard Jeu appelle la valorisation conditionnelle. Le sport est admis comme culture, sous réserve qu'il soit mis au service de finalités qui l'orientent et le dépassent. Depuis Platon, on le justifie alors comme contribution à la santé, à condition qu'il soit modéré et placé sous contrôle médical; comme contribution à l'éducation, à condition que veillent les pédagogues. «Le sport a des vertus, mais des vertus qui s'enseignent»[7]. Il vaut par la valeur morale de ceux qui l'encadrent. Partagée dans les milieux du sport et de l'éducation physique, cette conception se retrouve souvent dans les analyses de spécialistes. Ainsi, dans un texte récent intitulé «Sport(s) et Culture(s)», Michel Bouet montre qu'autant l'exclusion du sport relève d'une conception étroite de la culture réduite aux œuvres majeures des intellectuels et des artistes et s'avère donc injuste, autant il apparaît difficile de tenir pour culturelle l'évolution du sport d'élite. «A l'heure actuelle», écrit-il, «même si c'est du rayonnement de la culture sportive que profite l'image toujours un peu idéale du sport que tant de pratiques, qui pourtant la compromettent, affichent,... il paraît difficile de ne pas redouter que peut-être, là aussi, nous n'entrions dans la barbarie...»[8] Le sport, dans cette perspective, reste culture à condition que l'on élague. Et cette opération conduit à n'en sauver qu'une partie, en renonçant au sport d'élite.

Le sport comme culture

Le phénomène sportif sous toutes ses formes est culturel. De la même façon qu'il est illusoire lorsqu'on essaie de penser la culture technique, d'accepter l'artisanat – lieu de création – et de refuser l'industrie – lieu d'aliénation, il serait dangereux d'affirmer le caractère culturel d'un sport de masse respectueux de l'individu, en dénonçant le caractère aliénant d'un sport d'élite qui ferait passer le résultat avant la personne. Sous toutes leurs formes, la technique comme le sport sont alliénants lorsqu'on refuse de les penser, ou lorsqu'en les pensant on en fait dériver le sens de ce qu'ils ne sont pas.

La première source d'aliénation est la méconnaissance. Faute de savoirs, la



Course de sulky, de Frapi Vignoli (Italie), médaillé d'or aux concours artistiques (catégorie «sculpture») des Jeux olympiques de Berlin (1936).

pensée se contente de mythes. Et à celui du robot tout puissant dont l'homme serait devenu l'esclave correspond celui de l'athlète-robot, créature artificielle et manipulée.

Il faut donc se tourner, pour résoudre le problème posé, vers les démarches de ceux qui considèrent que le sens des pratiques physiques est d'abord à chercher en elles-mêmes.

La première raison majeure pour affirmer la portée culturelle du sport de haut niveau se situe dans l'affirmation selon laquelle toute action motrice a un sens qui est à chercher d'abord dans l'action elle-même. Elle obéit à une logique interne avant de subir les effets des multiples logiques externes qui jouent sur elle. Le paradigme est ici emprunté à l'illustre Genevois Ferdinand de Saussure, non pas le conquérant du Mont-Blanc mais son descendant linguiste. Il compare le langage au jeu d'échecs: «Là – écrit-il – il est relativement facile de distinguer ce qui est externe de ce qui est interne: le fait qu'il a passé de Perse en Europe est d'ordre externe; interne au contraire tout ce qui concerne le système et les règles. Si je remplace les pièces de bois par des pièces d'ivoire, le changement est indifférent pour le système; mais si je diminue ou augmente le nombre des pièces, ce changement-là atteint profondément la ‹grammaire› du jeu.»[9]

Le sport, comme la langue, est culturel parce qu'il est système de règles. Et c'est dans le sport d'élite que les règles s'expriment dans toute leur rigueur, que la «grammaire du jeu» apparaît avec la plus grande netteté, qu'interviennent les institutions garantes des règles, et qu'ont lieu les créations des athlètes, qui, jouant avec les règles, inventent des techniques nouvelles.

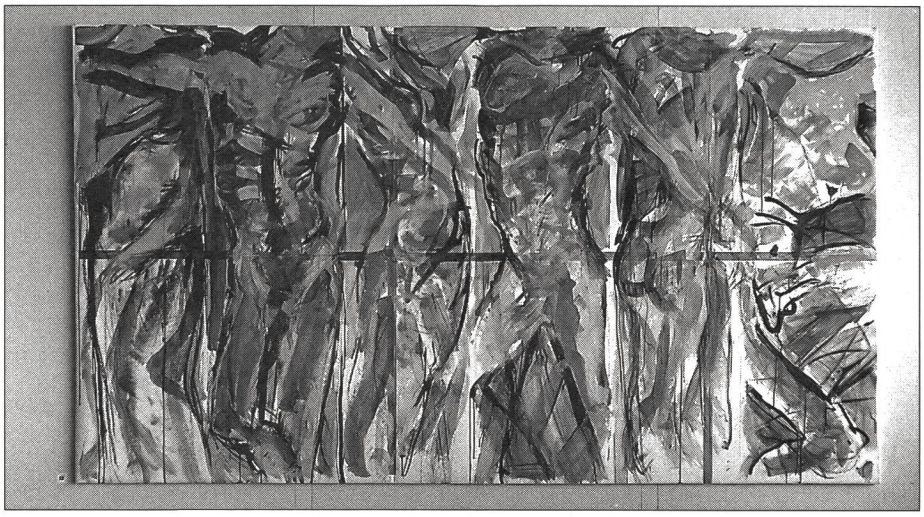
Déterminants, comme l'a montré Pierre Parlebas en développant ce qu'il propose d'appeler la science de l'action motrice[10], les rapports du sujet à l'espace et au temps, aux engins et à autrui, et modélisée en structures communes aux sports et aux jeux, la logique interne fonde l'approche culturelle des pratiques, tout en mettant en valeur les décisions du sujet. Comme formes d'action, les sports impliquent ceux qui les pratiquent dans l'ensemble de leurs dimensions motrices, cognitives et affectives. Le champion n'est pas un robot, mais un être agissant, un acteur qui prend des décisions face aux exigences d'un système.

Il est aussi, profondément, un être d'émotions. Et il se pourrait bien que l'on tienne, là, la deuxième raison majeure d'affirmer la portée culturelle du sport. Le thème est central dans les analyses de Bernard Jeu. Dès son premier livre, «Le sport, la mort, la violence»[11], il affirme en effet que le sport est une forme d'affrontement ritualisée de la mort où le vaincu peut se relever. Le défi de la compétition sportive, qui respecte l'unité de temps, de lieu et d'action, est une tragédie où s'expriment les émotions profondes de l'humanité confrontée à sa finitude. Mais à la différence de la tragédie où le poids écrasant du destin règne en maître, dans l'affrontement sportif, l'incertitude du résultat illustre l'ouverture des possibles. Et le sport apparaît comme le théâtre de la liberté où l'homme des sociétés industrielles renoue avec la puissance des émotions des temps archaïques. «Le sport, c'est l'image de la mort affrontée et vaincue.»

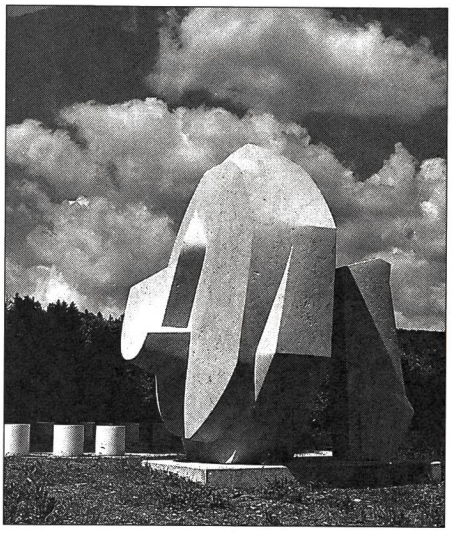
Nous retrouvons ici la thématique générale: il y aurait donc – ce qui explique la force et la permanence des émotions – un héros et sa victime. Et la seconde serait nécessaire à l'émergence du premier. Mais, dans ce cas, quelle différence entre le sport et la guerre, la lutte du maître et de l'esclave? Aucune assurément! Or, le sport n'est pas la guerre, ni des individus, ni des nations. L'affrontement est ritualisé, la violence réglée, la mort symbolique. Desserrant l'étau de la menace que constitue la mort, sa mort, le sport ouvre à la pensée l'espace où elle se déploie. Il est à la source de la culture, et il se pourrait bien que, dans la civilisation grecque, le modèle de l'affrontement sportif ait fondé l'exercice même de la dialectique. Dans cette perspective, l'athlète est un héros qui, à la fois, subit et transcende le destin. A côté de Prométhée, par qui adviennent les techniques de production, il faut évoquer Hercule, qui le libéra de son rocher du Caucase en tuant l'aigle. Hercule rachète, en affrontant la mort au fil de multiples combats, les excès de sa force et se libère du destin dont il est victime pour accéder à la gloire et au repos. Il symbolise l'athlète pour qui il a rendu vie aux Jeux olympiques fondés par Pélops, et nous signifie que le choix de l'excellence sportive – même si le prix à payer est lourd, et justement parce qu'il l'est – fait partie des défis fondateurs: à défaut d'immortalité, la gloire...

Ce qui nous conduit à la troisième raison de placer le sport de haut niveau au cœur de la culture. Revenons aux Jeux olympiques qui sont sa manifestation la plus prestigieuse. Et retrouvons Pierre de Coubertin. Nous avons montré plus haut la faiblesse de ses arguments lorsqu'il lie sport et culture. Evoquons maintenant, pour lui rendre

Ce dessin, exposé à la Villa Borghèse de Rome, montre Anacréon, poète grec (VIe s. av. J.-C.) jouant de la cithare. Nul n'a mieux su unir musique, poésie et exercices physiques que les Grecs de l'Antiquité...



Le sport, un sujet pour l'art... Sujet souvent mal compris, souvent mal interprété...



L'Ecole fédérale de Macolin compte de nombreuses œuvres d'art sur ses installations, parfaitement intégrées au sport et à la nature (ici: une sculpture de Oedoen Koch).

justice, la force de ses actes: les Jeux olympiques proposent, sous une apparente diversité, un système cohérent étonnamment stable dans le temps si l'on envisage leurs épreuves du point de vue de la logique interne: à la base, les sports où l'athlète agit seul, toutes choses étant par ailleurs égales. On trouve, là, de 1896 à nos jours, presque la moitié des épreuves. Viennent ensuite les duels, pour environ un tiers. Si l'on ajoute les pratiques de pure coopération en espace stable, et les duels d'équipes, on atteint plus de 90 pour cent des épreuves. La logique motrice est en accord direct avec les valeurs: excellence, clarté de l'affrontement dominent. La coopération vient ensuite. Quant à la pratique aventureuse en pleine nature, elle n'a pas sa place.

Du point de vue de la motricité, comme de celui des valeurs, dont la présence est renforcée par les cérémonies d'ouverture et de clôture, nous sommes dans un monde apollinien et démiurgique. Les Jeux manifestent au travers des prouesses athlétiques la transcendance des limites corporelles. De plus, en raison, comme l'écrit John Mac Aloon, «de leur capacité à attirer, amasser, ramifier et répartir de considérables énergies symboliques»[12], les Jeux, surtout par leurs cérémonies, illustrent le dépassement des appartenances sociales et nationales. Ils ne sont sûrement pas, comme le remarque Allen Guttmann, «tout ce que Pierre de Coubertin avait projeté pour eux». Ils ne sont pas non plus le contraire. «Tous les quatre ans», conclut-il, «que les Jeux olympiques approchent heureusement notre idéal ou, au contraire, s'en éloignent tragiquement, ils nous indiquent de façon dramatisée qui nous sommes».[13] Et ce qui vaut des Jeux, vaut des athlètes et du sport d'élite tout entier: élément de notre culture, expression d'une quête au-delà de nos finitudes, il tend à la perfection sans jamais l'atteindre.

Sport d'élite et culture – l'athlète de haut niveau héros et victime. De ces deux mises en relation, il semble bien que l'on puisse tirer quelques propositions liées.

Si, comme le pensent certains et comme le confirme une certaine tradition, le sport d'élite est celui qui s'oppose le plus à la culture, alors le sportif d'élite est une victime. Gladiateur, bouc émissaire sacrifié sur l'autel de la violence et des rêves de démesure, il subit le châtiment de ceux qui tentent d'égaler les dieux. A moins que robot aliéné, il ne soit rejeté de l'humanité.

Si, par contre, comme action, émotion, système de représentation et de valeurs, on accepte le sport d'élite – qui nous paraît être l'aboutissement logique du sport – comme culture, alors le sportif peut être considéré comme héros. A condition qu'il ne se prenne pas pour un surhomme, mais se définisse par la patience de l'entraînement, la maîtrise du sens de ses actes, la plénitude de ses émotions. Non pas la perfection, mais somme toute, l'humanité, non pas la transgression, mais l'accomplissement d'une culture.

Notes

1 *Müller* (Norbert) – Idea and origin of the olympic scientific congress. Communication au colloque olympique et scientifique de Séoul, 1988.

2 *During* (Bertrand) (coordonné par) – Valeurs de l'olympisme. Paris, INSEP, 1989.
During (Bertrand) – Que reste-t-il de P. de Coubertin? In: Après-Demain no 343-344, avril-mai 1992.
During (Bertrand) – Les stratégies de P. de Coubertin. Communication au colloque Sports et Montagne. Grenoble, 1992.

3 *Coubertin* (Pierre de) – Mémoires olympiques. Lausanne: Bureau international de pédagogie sportive, 1931.

4 *Coubertin* (Pierre de) – Pédagogie sportive. Lausanne: Bureau international de pédagogie sportive, 1934.

5 *Jeu* (Bernard) – Sport de compétition et Jeux olympiques (une approche transculturelle de leurs systèmes de valeur). Conférence au Colloque olympique et scientifique de Séoul, 1988.

6 *Mangan* (J.A.) – Athleticism in the Victorian and Edwardian public school. London: The Falmer presse, 1986.

7 *Baquet* (Maurice) – Education sportive. Paris: Godin, 1942.

8 *Bouet* (Michel) – Sport(s) et Culture(s). In: Après-Demain. Journal mensuel de documentation politique, no 343-344.

9 *Saussure* (Ferdinand de) – Cours de linguistique générale. Paris: Payot, 1968. Première édition: 1915.

10 *Parlebas* (Pierre) – Activités physiques et éducation motrice. Paris. Dossier EPS no 4. 1976. Troisième édition: 1990.
Parlebas (Pierre) – Lexique commenté en science de l'action motrice; Paris: INSEP, 1981.

11 *Jeu* (Bernard) – Le sport, la mort, la violence. Paris: Editions Universitaires, 1972.

12 *Mac Aloon* (John J.) – This great symbol: Pierre de Coubertin and the origins of the modern Olympic Games. Chicago: university of Chicago presse, 1981.

13 *Guttmann* (Allen) – From ritual to record. New York: Columbia University Press, 1978. ■

Rabais spécial pour les groupes Jeunesse + Sport

En train, en bus ou en bateau...
65 pour cent de réduction
sur les prix ordinaires.

Demandez le prospectus
à votre service J+S

CFF